

## S E R M O N X.

## S U R L E S T I E D E S.

*Ecri à l'Ange de l'Eglise de Laodicée;  
L'Amen, le témoin fidèle & véritable,  
le commencement de la Créature  
de Dieu, dit ces choses: Je connois  
tes œuvres, c'est que tu n'es ni froid  
ni bouillant; ô si tu étois ou froid ou  
bouillant! Parce donc que tu es tie-  
de, & que tu n'es ni froid ni bouil-  
lant, je te vomirai de ma bouche.  
APOCAL. III. 14-16.*

**Q**U O I Q U E les leçons que le Fils  
de Dieu lui-même adresse dans  
l'Apocalypse aux sept Eglises d'Asie, fas-  
sent la partie la plus claire de ce Livre é-  
nigmatique, ce n'est pourtant pas celle  
où les Savans Interprètes qui ont travail-  
lé à percer les sacrées ténèbres qui l'envi-  
ronnent, aient trouvé le moins de mystè-  
res. Ils prétendent, & non peut-être  
sans quelque raison, qu'outre les direc-  
tions convenables à la situation particu-  
lière de ces Eglises, qui florissoient du  
tems de S. Jean, elles contiennent un sens

plus caché; que c'est comme une histoire anticipée de ce qui doit arriver à l'Eglise universelle, jusques à la fin des siècles, & un portrait emblématique de ses différens états durant sept périodes successifs. Nous ne prétendons, Mes Frères, ni combattre absolument, ni justifier pleinement cette pensée; encore moins la pousser dans des détails sur lesquels les plus savans Théologiens font si peu d'accord entre eux. Contens d'admirer le courage de ceux qui s'embarquent sur la dangereuse mer des conjectures prophétiques, nous redoutons les écueils dont elle est pleine, & nous nous écrivons dans l'humble sentiment de notre ignorance:

Apocal. V. 9. *Bienheureux celui qui est digne de prendre le Livre & d'en ouvrir les sceaux!*  
 Mais pour ne pouvoir déterminer quelles sont les vûes typiques de ces diverses Epîtres que Jesus-Christ écrit aux Eglises par la plume de S. Jean, il ne nous en est pas moins aisé d'appliquer à notre usage les salutaires avis qu'elles renferment. Je dis plus, sans savoir avec précision à quel période de l'Eglise Chrétienne chacune d'elles se rapporte, je ne craindrai point de me tromper en avançant, que celle dont vous venez d'ouïr les premières paroles, représente l'état actuel du  
 Chris-

Christianisme; & je ne balance point à vous donner l'Eglise de Laodicée pour le vrai type de la nôtre. Chaque siècle du Christianisme a sa maladie dominante; celle du siècle où nous vivons, on ne l'apperçoit que trop, c'est la tiédeur. Il est facile même de reconnoître à ce caractère le plus grand nombre des Membres de ce Troupeau. On n'y fait pas profession, je l'avoue, de libertinage & d'irréligion; l'impiété ne va point parmi nous la tête levée; mais y voit-on beaucoup de zèle, beaucoup de vertu, beaucoup de ferveur? *O si tu étois ou froid ou bouillant!* Puis donc que c'est contre les maladies épidémiques, puis que c'est contre les défauts régnans ou du siècle en général, ou d'une Eglise en particulier, qu'un Pasteur doit sur-tout armer sa vigilance; quand nous considérons la malheureuse langueur où les trois quarts des Chrétiens d'aujourd'hui se trouvent plongés, il nous semble que c'est à nous que s'adresse l'ordre que reçut le Disciple bien-aimé, & que nous avons de la part du Fils de Dieu la commission spéciale de vous faire ce reproche: *Je connois tes œuvres, c'est que tu n'es ni froid ni bouillant; ô si tu étois ou froid ou bouillant!* *Parce donc que tu es tiède, & que*

*tu n'ès ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche.*

Remarquons d'abord que ce n'est point directement à l'Eglise de Laodicée, mais à l'Ange, c'est-à-dire, à l'Evêque de cette Eglise, que le Fils de Dieu s'adresse, ainsi que dans toutes les autres Epîtres. Il parle à tout le Troupeau en la personne de son Chef. Rien sans doute ne convenoit mieux. C'est par la bouche du Pasteur que le Troupeau doit recevoir les instructions dont il a besoin: c'est au Pasteur de porter les ordres d'en haut aux âmes qui lui sont commises. Et comme c'est encore à lui de faire fleurir le Troupeau par ses soins & de l'animer par son exemple, il devient souvent responsable des désordres qui s'y introduisent. Ne vous étonnez donc pas si Jesus Christ fait ici retomber sur le Pasteur de Laodicée les justes reproches d'un relâchement qui s'y étoit glissé vraisemblablement par sa négligence, & dont il étoit ainsi lui-même complice.

Observez en second lieu, les titres augustes que prend celui qui parle dans mon Texte. *L'Amen, le témoin fidèle & véritable, le commencement de la créature de Dieu, dit ces choses.* Titres singulièrement propres à Jesus-Christ, il est

l'Amen, c'est-à-dire, la Vérité même, & comme s'exprime Esaïe au LXV de ses Révélations, il est le Dieu de la vérité. Jésus-Christ doit être regardé comme le centre & le fondement inébranlable des promesses de la Religion, qui toutes selon le langage d'un Apôtre, sont oui en lui & amen en lui. Il est le témoin par excellence, le témoin fidèle & véritable; puisqu'après être descendu du Ciel pour nous attester les Vérités du Salut, il les a scellées de son sang. Il se nomme enfin le commencement, ou comme on peut également traduire le principe de la Créature de Dieu; pour marquer tout ensemble, & que c'est par lui que toutes choses ont été faites, & qu'il est le Chef, & le souverain Monarque de ces Créatures qui lui doivent l'existence. Au même sens que l'Apôtre le qualifie dans son Epître aux Colossiens, de premier né de toute Créature: ajoutant qu'il est avant toutes choses, & que toutes choses subsistent par lui. L'Amen, le témoin fidèle & véritable, le commencement de la Créature de Dieu, dit ces choses. Ce magnifique préambule sert à donner plus de poids au reproche qui va suivre, aussi bien qu'à réveiller les Laodicéens de leur funeste assoupissement. Nous ne pou-

Cor.  
I. 20.

Coloff.  
I. 15, 16.

vons parler que par conjecture sur la situation où se trouvoit alors actuellement cette Eglise, n'y ayant aucun monument qui nous ait transmis son histoire. Mais sur le langage que lui tient ici le Fils de Dieu, il y a lieu de croire, que les Chrétiens qui la composoient se voyant persécutés pour le nom de Jesus-Christ, ils commencèrent à revoquer en doute la vérité de ses promesses, & que cet affoiblissement de leur foi fut suivi, comme c'est l'ordinaire, d'un relâchement général dans la piété. Pour combattre dans sa source une disposition si funeste, Jesus-Christ se peint à leurs yeux avec tout l'éclat de sa majesté. Quoi de plus propre en effet à ranimer leur langueur en raffermissant leur foi, que de leur montrer la certitude des promesses & des menaces Evangéliques dans la vérité de ce témoin fidèle dont les paroles sont infaillibles, dans le souverain pouvoir de ce Maître des Créatures qui tient en sa main de quoi récompenser le zèle de ses Disciples, ou de quoi punir leur lâcheté. *L'amen, le témoin fidèle & véritable, le commencement de la créature de Dieu, dit ces choses : Je connois tes œuvres, c'est que tu n'es ni froid ni bouillant ; ô si tu étois ou froid ou bouillant ! Parce donc que*  
tu

*tu es tiède, & que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche.*

Appliquons-nous cette humiliante censure, tremblons à cette terrible menace du Fils de Dieu, & travaillons à profiter de l'une & de l'autre. I. Définir le caractère des Tièdes. II. Vous faire sentir ce qu'un tel état a d'odieux & de funeste. III. Enfin vous indiquer les moyens d'en sortir, voilà tout le plan de mon Discours.

## I. P A R T I E.

Je dois en premier lieu définir le caractère des Tièdes. Caractère dont il ne fera pas mal-aisé de se former une idée précise; n'y ayant pour cela qu'à en faire la comparaison avec les deux dispositions opposées entre lesquelles mon Texte le place. Etre *tiède*, c'est n'être *ni froid, ni bouillant*; c'est tenir dans la Religion une espece de milieu entre la pleine indifférence & la véritable ferveur. Par le nom de *froids*, Jesus-Christ désigne ces ames profanes sur qui les Vérités de la Religion n'eurent jamais aucun pouvoir. Ces cœurs fermés à tout sentiment de piété, en qui l'on ne trouve aucun gout pour la Vertu, aucune étincelle d'a-

mour

mour de Dieu, aucun désir pour le Ciel. Ces ames qui sont tellement livrées à l'amour des choses du siècle, qui sont plongées si avant dans les soucis de cette vie, qui sont si absolument abandonnées à l'ivresse des passions, qu'elles ne songent seulement pas s'il y a un salut auquel il faut travailler, & qu'abîmées dans les vices les plus manifestement incompatibles avec le salut, elles ne forment pas même le souhait de sortir d'un état si déplorable.

L'opposé de ce caractère, c'est celui que mon Texte appelle *bouillant*, est un homme pénétré des Vérités de la Religion, & qui se la proposant pour règle de sa conduite, s'applique avec ardeur à en remplir les devoirs. C'est un homme qui dévoué à Dieu, travaille à se sanctifier de toutes ses forces; un homme, non-seulement actif dans la pratique de la Vertu, mais qui la pratique avec gout, avec amour, avec joie.

Le *Tiede* en s'éloignant de ces deux extrêmes, semble tenir quelque chose de l'un & de l'autre. Il n'est point insensible aux grands objets de la Religion, il fait profession de la respecter & de la croire. Mais ces objets n'ont fait sur lui qu'une impression légère, qui ne descend  
point

point jusqu'au fond de l'ame. Son cœur avec des désirs pour le bien, ne se détermine jamais pleinement au bien. Il voudroit, & ne veut pas. Il a quelque degré de foi, mais sans amour. De-là vient que les démarches qu'il fait pour son Salut, sont toujours foibles & languissantes, que la Religion reprime en lui la cupidité sans l'éteindre, & que, s'il est exempt des grands vices, on ne lui voit jamais produire les efforts vigoureux de la véritable vertu.

Ajoutons à cette ébauche des traits un peu plus marqués. Un premier trait c'est la stérilité dans les bonnes œuvres. Un Tiéde se contente de s'abstenir des actions évidemment mauvaises, mais on ne lui voit nul empressement à en faire de bonnes. Tout son éloge se réduit à dire ce qu'il n'est pas, à marquer ce qu'il ne fait pas. Mais qu'est-il ? que fait-il pour Dieu ? que fait-il pour le prochain ? qu'entreprend-il pour le bien de l'Eglise & pour l'honneur de la Religion ? quels soins se donne-t-il pour s'instruire, pour se sanctifier, pour servir d'exemple aux autres dans la pratique positive de mille devoirs ? il ne s'en donne aucun, il se repose, il s'enveloppe dans son indolence. Il croit, illusion grossière ! & qu'elle est commune

ne pourtant ! il croit que dès qu'on n'est point coupable de ces crimes noirs qui excluent du Royaume des Cieux, on est assuré d'y avoir entrée.

L'inégalité de conduite, est un deuxième trait propre à nous peindre un homme de ce caractère. Le Tiède s'aquitte-  
ra, si vous voulez de quelques devoirs, mais il en négligera d'autres. Il choisira les moins pénibles, les plus conformes à son humeur, les moins opposés à son inclination dominante. Incertain dans ses démarches, vertueux par caprice & par faillies, il soutiendra mal ce qu'il avoit bien commencé.

Troisième trait qui caractérise un Tiède, c'est le manque de gout pour ses devoirs. S'il fait de tems à autre quelques actes de Religion, c'est sa Conscience alarmée qui l'en presse, ce n'est point son cœur qui le lui inspire. Il ne sent point cet attrait intérieur, il ignore ce doux plaisir qu'une ame pieuse goute dans *ce qui est juste & droit*. Ses meilleures œuvres ont un certain air de contrainte qui en diminue le prix, & la lenteur avec laquelle il s'y porte, ne montre que trop la secrète répugnance qu'il trouve à les pratiquer.

Enfin le Tiède est incapable de certains

tains actes de vigueur. On ne lui verra jamais prendre, en faveur de son devoir & de son salut, certaines résolutions courageuses. S'il s'agit de combattre, de souffrir, de faire à la Religion quelque sacrifice, toute sa vertu l'abandonne. Voilà la pierre de touche dont il ne sauroit soutenir l'épreuve. Il voudroit se sauver; mais il le désire si foiblement, que de ce côté-là, le plus petit travail lui coûte, le moindre effort le rebute. Tel est le caractère des Tiédes; caractère que l'on peut peindre, mais qu'on ne sauroit expliquer, parce qu'il est un composé de disparates, & qu'il assemble des contradictions. Quelle sentence le Sauveur du Monde prononce-t-il à leur égard? *qu'il les vomira de sa bouche*, c'est-à-dire, qu'il a pour les Chrétiens de cet ordre un dégoût insupportable; qu'il les défavoue, qu'il les reprouve & les exclut pour jamais de sa communion. Examinons le fondement de cette terrible menace. Après avoir défini l'état des Tiédes, montrons ce que cet état a d'odieux & de funeste. C'est la matière de mon second Point.

## II. P A R T I E.

*Je connois tes œuvres, c'est que tu n'es ni froid ni bouillant : O si tu étois ou froid ou bouillant !* Cette exclamation si pleine d'énergie, pour représenter le danger & l'horreur de l'état des Tiédes, a cependant quelque chose qui doit nous surprendre. Car, Mes Frères, n'en conçoit-on pas un pire encore que celui-là, savoir celui d'une entière insensibilité pour la Religion, celui de l'impiété, du libertinage; car tout cela se trouve compris ici sous l'idée de *la froideur*? il semble pourtant que Jesus-Christ lui-même préfère cette dernière disposition à l'autre. *O si tu étois froid ou bouillant.* Non, Mes Frères, ce n'est nullement-là la pensée du Fils de Dieu. Ce qu'il veut nous faire entendre, c'est qu'il faut nécessairement choisir entre ces deux partis opposés; entre l'amour & la haine; entre l'irreligion & le devouement à la Religion. Le grand reproche qu'il fait aux Tiédes, c'est d'être en contradiction avec eux-mêmes, c'est de prétendre allier des choses inaliabes. Choisissez une bonne fois, leur dit-il; ou déclarez-vous hautement contre moi, ou dévouez-vous à moi. Si

VOUS

vous ne voulez pas m'être fidèles, rangez-vous au nombre de mes ennemis. Si vous refusez de soumettre tout votre cœur à mon Evangile, abjurez-en plutôt la profession. Mais de ne faire ni l'un ni l'autre, c'est ce que je ne puis souffrir. En effet, Chrétiens, qu'une ame profane & mondaine se livre à toutes les erreurs qu'opère dans les enfans de rebellion le Dieu de ce siècle; par une telle conduite elle est bien contraire à la Vérité, elle s'oppose bien à Dieu, elle est bien ennemie de ses plus chers intérêts; mais au moins elle est d'accord avec elle-même; au moins elle prend un parti déterminé; au moins elle ne prétend pas malgré Jesus-Christ, obtenir le salut de Jesus-Christ. Mais le Tiède qui ne veut point opter, le Tiède qui flotte dans un état indécis, sans vouloir ni se soumettre ni se soustraire à la Religion, revêt un caractère particulier de lâcheté & de folie qui le rend souverainement odieux. *O si tu étois ou froid ou bouillant!* C'est une première considération générale.

Pour entrer maintenant dans le détail, <sup>I. La</sup> vous serez convaincus de ce que la tié-<sup>tièdeur</sup> deur a de funeste, si vous considérez <sup>exclut de</sup> I. *Salut.* que quelque différence qu'il y puisse avoir entre cet état & celui de froideur entiè-

re, le premier n'exclut pas moins du salut que le second. Le Tiède ne remplit point les conditions du salut, par cela même qu'il est tiède, il demeure fort en deça de ce qu'il faut faire pour être sauvé. Car mettez-vous bien dans l'esprit, Chrétiens, que l'affaire du salut comprend un grand nombre d'obligations que l'on ne remplira jamais si l'on n'a de la ferveur & du zèle. Il ne suffit pas de s'abstenir des actions visiblement mauvaises, il faut en faire de bonnes, *il faut abonder en fruits de justice*, comme un Apôtre nous le recommande. Il ne suffit pas de s'attacher à quelques devoirs, il faut tâcher de les remplir tous, ce n'est pas assez d'exercer les actes extérieurs de certaines vertus, si l'on ne les pratique avec joie. Tout cela suppose de la ferveur, de l'activité; tout cela ne se trouve point dans un Tiède. Ainsi quoique celui-ci soit moins éloigné de la vraie piété que celui qui est tout à fait froid, comme il n'atteint point encore à la véritable piété, comme il ne fait point ce que le salut demande, il n'est pas moins exclus du Salut que ne l'est le froid & l'insensible. *Je le vomirai de ma bouche*, dit Jesus-Christ.

Philipp.  
I. 11.

En

En second lieu, la tiédeur renferme un degré d'hypocrisie. Le Tiéde commel'hypocrite abuse indignement de la Religion. <sup>2. Elle est une sorte d'hypocrisie.</sup> Comme il voudroit obtenir ce qu'elle promet, sans s'affujettir à tout ce qu'elle commande, en lui obéissant à demi, il prétend se dispenser d'une soumission entière. Il se couvre de sa livrée comme d'une sauve-garde contre les terreurs de l'avenir. Il permet qu'elle supprime chez lui ces effets grossiers de la cupidité qui allarmeroient la Conscience, pourvu qu'elle n'arrache point la racine même de cette cupidité. N'est-il donc pas vrai que si l'hypocrite proprement dit, fourbe les hommes sous un masque religieux, le Tiéde, par une autre espèce d'hypocrisie, en use de mauvaise foi avec Dieu, prétendant le payer avec une demi-vertu, quand Dieu lui demande un dévouement sans réserve. Mais quelle horreur Jesus-Christ <sup>Math. XXIV. 51.</sup> ne témoigne-t-il pas pour l'hypocrisie! Comme donc les Tiédes participent à ce crime, il est juste qu'ils participent à ses châtimens. *Leur portion sera avec les hypocrites.*

3. Ce qui redouble le danger de cet état, c'est la sécurité qui l'accompagne, & par conséquent, l'extrême difficulté <sup>3. Elle produit la sécurité.</sup> qu'il y a d'en sortir. Car l'état de la

Apoc.  
III. 17.

tiédeur est d'autant plus tetriche qu'on ne le sent point, & que pour l'ordinaire on y est parfaitement content de soi. Tel étoit l'Ange de Laodicée. Après lui avoir adressé le reproche de mon Texte, voyez comment le Fils de Dieu le caractérise. *Tu dis, je suis riche, je suis dans l'abondance, & je n'ai besoin de rien: mais tu ne connois pas que tu es malheureux & miserable, & pauvre & aveugle & nud.* Ah que voilà bien le sentiment intérieur d'un Tiéde! Je ne fais quel bizarre mélange qu'il a su se faire de mondanité & de religion, l'aveugle en sa propre faveur. Celui qui est froid ne s'y trompe point; destitué qu'il est de tout sentiment de zèle, il n'a garde de se croire zélé. Mais un Tiéde ignore sa propre tiédeur. Fait-il quelque foible démarche en faveur de son devoir? il trouve sa piété très-active. Se sent-il à l'ouïe de la divine Parole quelques légères émotions, il les regarde comme des élans de ferveur, & comme des bouillons de zèle. C'est ainsi que trop souvent nous avons de fausses mesures pour juger de nos dispositions intérieures. Un paresseux pour la moindre peine qu'il aura prise, se croit diligent; c'est qu'il mesure son degré d'activité sur ce que le travail lui coûte. Une  
ame

ame timide prend les plus foibles résistances pour des actes de vigueur intrépide. Tout de même, tel parmi ceux qui nous écoutent a peut-être plus de besoin que personne qu'on lui crie ; *veille-toi toi qui dors* ; qui se félicite de ce que notre Discours ne s'adresse point à lui. La langueur de sa dévotion le satisfait pleinement, parce qu'il la compare avec l'indifférence de ceux qui n'en témoignent aucune. L'oserai-je dire ? l'état de celui que mon Texte appelle froid, l'état d'une ame plongée dans l'abîme du libertinage nous offre plus de ressource. Car, convenant du moins de ce qu'elle est ; pour peu qu'on ait une fois le bonheur de la rendre attentive au péril qu'elle court, on pourra la persuader d'en sortir. Il peut arriver que frappée des preuves de la Religion, que vivement touchée de ses saintes vérités, qu'épouvantée par ses menaces, qu'attirée par ses promesses, on l'arrachera à sa perte, & l'on fera succéder chez elle à l'insensibilité du libertinage, toute la ferveur d'une solide conversion. Mais comment faire pour enflammer un Tiede ? La Religion a émouffé sur lui tous ses traits. On ne lui sauroit rien proposer qui lui soit nouveau, dont il ne soit convaincu, ou dont il ne pré-

tende déjà l'être. Ces motifs si puissans, si capables de plier les ames les plus rebelles, ont fait depuis long-tems sur la sienne leur impression, jusques à un certain point. Le moyen de porter plus loin cette impression. Endurci qu'il est & fixé par l'habitude dans cet état imparfait de régénération commencée, & si vous me permettez ce terme, de demie-sensibilité pour les vérités du salut, où prendre dequoi leur donner un nouveau poids? quels argumens imprévus? quels charmes? quelles sollicitations plus pressantes achèveront d'entraîner ce cœur indécis? semblable à ces terres molles, qui cédant au boulet qui les frappe, mais n'y cédant qu'à moitié, en amortissent le choc, & en rendent l'effet inutile.

4. Qu'on est criminel, Mes Frères, c'est une quatrième considération bien propre à vous faire sentir tout ce que cette disposition a d'odieux; qu'on est criminel, d'avoir goûté la Religion, d'en avoir senti les attraits, & de refuser après cela de s'y consacrer tout entier! Souvenez-vous de l'arrêt foudroyant que prononce S. Paul contre ceux qui s'étant vu distingués par de certains privilèges, favorisés d'une certaine mesure de grace, désertoient la cause de l'Evangile. *Il est impossible,*  
dit-

4. D'autant plus criminelle qu'elle suppose quelque degré de foi.

dit-il, *que ceux qui ont été une fois illuminés, & qui ont goûté le don céleste, s'ils retombent soient renouvelés à repentance.* Le crime de l'Apostat est sans doute un des plus noirs qu'on puisse commettre; mais le Chrétien tiède est-il beaucoup moins coupable? Etre touché de son salut, & ne l'être que foiblement; envisager toute l'étendue de la carrière que la Religion nous ouvre, & rester à moitié chemin: recevoir dans son ame les dogmes d'un Redempteur, d'un Paradis, d'une Eternité, & ne se pas sentir par cette foi transformer dans un nouvel homme; avec de si puissans motifs pour devenir un Saint, se contenter de ne point vivre en impie, se peut-il de plus pitoyable conduite? Et quel dégoût ne doit pas avoir Jesus-Christ pour des Disciples tels que ceux-là! *parce que tu es tiède je te vomirai de ma bouche.*

Hebr.  
VI. 4. 6.

5. Enfin, & c'est notre cinquième considération, au lieu que, comme je vous le montrais tout à l'heure, il est extrêmement difficile d'embraser une ame tiède, au contraire le trajet est aisé de la tiédeur à l'insensibilité totale. Le Tiède a une secrète pente à devenir froid. Laissez faire la corruption de son cœur, elle l'y menera par degré. Que si vous voulez

5. Con-  
duit à  
l'indiffé-  
rence.

voir un passage plus subit, mettez-le à quelque grande épreuve; placez-le entre son salut & sa fortune; proposez-lui la triste alternative de perdre la vie ou d'abandonner sa Religion: Sacrifiera-t-il sa vie à sa Religion? préférera-t-il son salut à sa fortune? Ah je tremble qu'il ne fasse tout le contraire, & que bientôt endurci dans l'apostasie, & par ce crime même ayant achevé d'éteindre en lui tout sentiment de crainte de Dieu, sa tiédeur enfin ne devienne glace. Je sai, mon Frère, qu'aujourd'hui cette idée seule vous fait frémir; il vous semble que dans un si grand péril vous trouverez en vous des ressources extraordinaires; il vous semble que dans ces occasions critiques, le désir du salut pourroit tout sur vous. Car, Mes Frères, voilà l'illusion à quoi nous sommes sujets. On ne manque jamais de courage contre les périls éloignés; en se plaçant par la pensée dans des cas qui n'existent point, on se promet que l'on y feroit des merveilles; comme si le simple changement des circonstances nous devoit rendre tout autres que nous ne sommes. Mais plutôt jugez de ce que vous seriez dans l'épreuve, par ce que vous êtes aujourd'hui. Jugez par le peu d'usage que vous faites aujourd'hui des secours

secours que le Culte public de la Religion vous fournit pour vous sanctifier, pour vous instruire; jugez du cas que vous feriez alors de ce Culte. Voyez si votre indolence actuelle, si votre insensibilité pour les choses du Ciel, si votre répugnance à remplir aujourd'hui les devoirs ordinaires du Chrétien, vous rend fort propre pour ces grands sacrifices que vous demanderoit alors le Christianisme. Non-seulement le Tiède n'a point dans le cœur pour Jesus-Christ ce zèle, ce dévouement sincère, cet amour de préférence qu'il exige de ses vrais Disciples; mais ce cœur tiède, ce cœur partagé renferme des semences de rébellion & de perfidie, que la première occasion pourra faire éclore. Oui, si les froids sont ennemis déclarés de Jesus-Christ, les Tièdes sont de faux amis dont la lâcheté le dégoûte, dont la duplicité l'irrite. *O si tu étois ou froid ou bouillant!* Il vaudroit mieux que tu n'eusses jamais songé à devenir mon Disciple, que de ne l'être qu'à demi. J'aurois mieux te voir insensible, que de te voir languissant, mou, plein de réserves, irrésolu sur la préférence que tu me dois. Au moins si tu étois froid, ta conduite seroit-elle exemte d'illusions; au moins ne te parerois-tu pas des ap-

*parences de la piété pour en renier la force. Si tu étois froid, au moins pourroit-on espérer de fondre ta glace, & de briser ton cœur de marbre. Mais que faire d'un caractère équivoque, qui promet quelque chose, & qui en effet ne tient rien? que faire d'un homme qui de la sécurité même que sa tiédeur lui inspire, se forme un rempart contre tous les traits de ma grace? O si tu étois ou froid ou bouillant! mais parce que tu es tiède, je te vomirai de ma bouche.*

Il n'est pas possible, Mes Frères, que plusieurs de vous ne se reconnoissent à ce portrait. Bien plus, comme la tiédeur ainsi que le véritable zèle, a ses degrés, les Fidèles eux-mêmes peuvent en retrouver en eux quelques traits, & rapporter à leur usage, tant ce que j'ai déjà dit que ce qui me reste à dire. Leur piété la plus fervente ne l'est jamais assez pour n'appréhender pas quelque mélange de cette tiédeur qui la ralentit, & pour ne pas craindre de tomber insensiblement dans la déplorable situation où se trouvoit l'Eglise de Laodicée. Je viens de vous en montrer le danger; reste à vous indiquer les plus surs moyens d'en sortir. Ce sera le dernier article de ce Discours.

## III. P A R T I E.

LES sources même d'un si grand mal nous en découvriront le remède. Ces sources sont un manque de foi, les fausses idées qu'on se forme du salut, enfin le défaut d'amour pour Dieu. Ainsi le vrai moyen de sortir de cette tièdèur, c'est

1. D'affermir notre foi.
2. De s'appliquer à bien connoître ce que c'est que l'affaire du salut.
3. Enfin, de nous exciter à l'amour de Dieu.

Je dis premièrement qu'un excellent remède contre la tièdèur, c'est d'affermir notre foi. Quelle est la grande source de cette tièdèur qui devient malheureusement si générale parmi les Chrétiens? C'est qu'ils manquent de foi, ou qu'ils n'ont, pour ainsi dire, qu'une demie-foi. Ils ne sont point tièdes par tempérament; ce n'est point l'ardeur, le courage, l'industrie, l'activité qui leur manquent. Hélas! ils en ont tant pour mille objets qui ne le méritent guères, que l'on peut leur appliquer ce que le Sauveur disoit à Marthe: *tu t'inquiètes & te travailles de beaucoup de choses.* Mais d'où vient qu'ils oublient la plus nécessaire de toutes? d'où vient qu'ardens comme ils sont

pour

pour leurs intérêts temporels, ils y épuisent si bien tout leur zèle, qu'il ne leur en reste plus pour ceux de leur salut? C'est sans doute que ces derniers leur paroissent avoir moins de réalité que les autres. Quoi qu'on en dise, Mes Frères, le gros de notre conduite se règle toujours sur certains principes qui nous affectent par la conviction que nous en avons. On prétend que les hommes agissent souvent contradictoirement à leurs principes; on allègue en preuve de cela les mœurs des Chrétiens, qui sont si peu fortables à leur créance. Et moi par un raisonnement tout contraire, j'ose soutenir que les Chrétiens sont mal persuadés des principes de leur Religion, puisque leur conduite y paroît si peu conforme. En effet, pourquoi les objets sensibles, pourquoi les biens & les maux de la vie nous remuent-ils avec tant de force, si ce n'est parce que leur réalité nous frappe? On ne s'endort point dans le monde sur un dessein qu'on s'est mis en tête. On ne poursuit point mollement un intérêt manifeste. L'approche d'un danger éminent, la certitude, ou même la simple probabilité d'un grand gain, ranime les plus indolens, elle allume les plus flegmatiques. C'est qu'alors nous sommes  
péné-

pénétrés de la vérité de l'objet, & qu'à son égard nous avons de ces persuasions vives qui font agir. Ceux de la foi nous reveilleroient de même, ils embraseroient notre ame, ils nous rendroient tout feu, toute action, si nous étions également convaincus de leur vérité. Qu'on dise à ce Marchand qu'une fortune considérable l'attend aux extrémités du nouveau Monde; qu'on lui donne là dessus toutes les assurances qu'il peut raisonnablement souhaiter; il n'hésite point sur ce qu'il doit faire. Aussi-tôt sans differer, sans rien écouter, il part, il monte sur un frêle Vaisseau, & bravant les tempêtes & les écueils, il va chercher à travers le vaste Océan, cette fortune qu'on lui promet. Il n'a pourtant jamais vû ces climats lointains, ni les thrésors qu'ils récelent; mais le seul espoir qu'on lui donne allume ses désirs, l'endurcit à toutes les fatigues d'une longue navigation, & l'oblige au péril de sa vie à fendre le sein des ondes.

Que de même un Chrétien se soit pleinement convaincu, qu'au bout de cette courte vie se trouve une éternité, une éternité durant laquelle il doit être ou souverainement heureux, par la possession des délices les plus parfaites & de la joie la plus pure,  
ou

ou souverainement malheureux par un accablement de misères épouvantables que rien ne terminera jamais. Que ce Chrétien se soit fortement persuadé, que pour fuir cet abime de misères, que pour obtenir cette éternelle félicité, il ne faut que consacrer sa vie au service de Dieu, & à la pratique de la Religion: ah! Mes Frères, quel changement n'appercevra-t-on pas en lui? de quelle ferveur ne sera-t-il pas animé? quel ne deviendra-t-il pas *en saintes conversations & en œuvres de piété!* Hé bien! le Monde à venir, avec la double éternité qu'il renferme, ces joies ineffables, ces misères sans bornes, sont des Vérités plus certaines, que ne l'est par rapport à nous l'existence de ce pays lointain que le hardi Voyageur va chercher au-delà des mers. De ces grandes Vérités nous en avons les preuves, il ne tient qu'à vous de vous en instruire. Étudiez-les, Mes Frères, méditez-les, gravez-les dans votre esprit, *qu'elles soient un signe sur vos mains, & un mémorial entre vos yeux;* alors votre foi rendue inébranlable, excitera votre ferveur & embrasera votre zèle.

2 Pier.  
III. 11.

Exode  
XIII. 9.

Seconde source de tiédeur parmi les Chrétiens, c'est l'idée que l'on se forme du salut. C'est le malheureux préjugé dont

dont on est imbu, que l'affaire du salut est la chose du monde la plus aisée. Que l'on ait généralement cette idée, cela paroît assez par la manière dont les Parens ont coutume de traiter cette partie de l'éducation de leurs enfans qui regarde la piété. A tout autre égard, on ne néglige rien pour ces chers enfans. On leur donne des Maîtres dans toutes les Sciences. On leur fait faire à grands fraix de longs & pénibles apprentissages, pour les rendre experts dans la profession à laquelle on les destine. Rien n'est épargné pour leur apprendre l'art de plaire, & celui de parvenir. Un tendre Père ne croit jamais pouvoir munir un Fils novice d'assez de conseils, sur la route qu'il doit prendre pour s'avancer dans le monde. Mais pour ce qui regarde la piété, un petit Catéchisme en fait l'affaire. Quand il s'agit de lui apprendre à connoître Dieu & à le servir; quand il s'agit de lui enseigner la pratique de la Religion; quand il n'est question que de le mettre en état de pouvoir faire son salut; ce petit Catéchisme appris à la hâte, inculqué par le pédagogue le plus ignorant, voilà tout le secours dont on le munit. N'est-il donc pas vrai que l'on croit communément le salut une affaire aisée; & la conduite

duite que ces Parens tiennent dans ce qui les regarde eux-mêmes, le peu de loisir qu'ils se ménagent pour penser à leur salut, durant le cours d'une vie dont presque tous les momens sont pris pour d'autres affaires, cela ne confirme-t-il pas ce que j'avance, qui est qu'ils regardent le salut comme le prix du moindre effort qu'on daignera faire pour l'obtenir? Avec de pareilles idées, est-il surprenant que la piété languisse, & que les Chrétiens prévenus qu'il y a peu de choses à faire pour aller au Ciel, fassent en effet pour cela si peu de chose? Mais s'ils se formoient une fois de justes idées du salut; s'ils venoient à considérer quelle étendue de travail une telle affaire demande; s'ils jettoient les yeux sur les tentations qu'il faut vaincre, sur les passions qu'il faut soumettre, sur les habitudes qu'il faut acquérir, sur la variété des devoirs qu'il faut pratiquer; s'ils songeoient qu'à moins de travailler à tout cela de toutes nos forces, il n'y a point de salut pour nous; alors leur zèle, leur ferveur, leur activité se ranimeroit. Alors, *y apportant toute diligence, ils joindroient à leur foi la vertu, à la vertu la science, à la science la tempérance, à la tempérance, la patience, à la patience la piété,*

<sup>2</sup> Pierre  
I. 5, 6.

piété, à la piété l'amour fraternel, & à  
 l'amour fraternel la charité. Enfin la  
 tiédeur naît d'un défaut d'amour pour  
 Dieu. Voulez-vous sortir d'un état si fu-  
 neste? Excitez-vous à aimer Dieu. Cet  
 amour vous donnera une merveilleuse ar-  
 deur pour tous vos devoirs; il vous inspi-  
 rera un empressement, plein de joie à exé-  
 cuter ce que Dieu commande. Alors vous  
 serez *fervens d'esprit, servant le Sei-* Rom:  
*gneur.* Alors pour exécuter ses moindres XII. 114  
 ordres, on vous verra devenir *vents &*  
*flammes de feu.* L'amour mettant en  
 mouvement toutes les puissances de votre  
 ame, rendra chez vous la soumission  
 prompte & l'obéissance aisée. Si vous ai-  
 mez Dieu, & le moyen de nous défen-  
 dre de l'aimer, lorsque tant de perfec-  
 tions, que tant de bienfaits, lors que tout  
 en nous, hors de nous, nous y convie?  
 Si vous aimez Dieu, le premier de vos  
 désirs sera de lui plaire, & ce désir de lui  
 plaire vous animera plus lui seul aux tra-  
 vaux de la piété, que la crainte & que  
 l'espérance; ou pour mieux dire, l'un &  
 l'autre de ces motifs, & l'espérance & la  
 crainte se trouveront heureusement con-  
 fondus dans cet amour, qui n'ayant point  
 lui-même de bornes, n'en souffrira plus  
 au-

aucune à votre zèle pour le service de Dieu.

A tous ces moyens internes dont les Chrétiens doivent faire usage pour se veiller de leur assoupissement, en ajouterai-je un autre, Mes Frères, dont le Fils de Dieu fait mention dans cette même Epître à l'Eglise de Laodicée, dont il déclare avoir résolu de se servir à son égard. C'est celui de ses châtimens. En les menaçant de la verge, il les avertit d'en écouter la voix, & de profiter de ses coups. *Je reprends & châtie tous ceux que j'aime: prends donc zèle & te repens.* Prends zèle, c'est l'exhortation qu'il fait à ces Chrétiens qui ne sont ni froids ni bouillans. *Je châtie ceux que j'aime.* Voilà le remède amer, mais salutaire qu'il est contraint d'employer, lors que ses exhortations ni ses menaces n'ont produit aucun effet. Il dénonce à cette Eglise dont le relâchement l'afflige & l'irrite, qu'elle va se voir enveloppée dans cette calamité qu'il avoit dit quelques versets plus haut devoir bientôt arriver dans tout le Monde, pour éprouver les habitans de la terre: ce qui s'entend avec vraisemblance de la persécution générale qui s'éleva peu de tems après sous l'empire de

Apoc.  
III. 19.

v. 10.

de Trajan. Nous vous disions tantôt, que la persécution change souvent les Tiedes en apostats, mais comme nous observions aussi que la tiédeur a ses différens degrés, il est certain d'autre part, qu'en général les afflictions sont très-propres à reveiller les Chrétiens, en les animant d'un nouveau zèle, & que par une sage dispensation de providence, ce châtimement de leur tiédeur en devient en même tems le remède. Ah! Dieu veuille, mes chers Frères, que notre malheureuse persévérance dans cette tiédeur fatale, ne nous réduise point à la nécessité d'éprouver l'amertume d'un tel remède! Dieu veuille que reprenant zèle de bonne heure, notre repentance prévienne les coups de sa colére, dirai-je? ou de son amour irrité? Le Fils de Dieu se tient à nos portes & frappe. Il ne frappe jusques ici que par les sollicitations de sa grace. N'attendons pas que pour nous reveiller, il emploie de plus rudes coups. Car qui fait (a) à voir les nouveaux orages qui s'élevent dans notre Europe, qui fait quelles secousses en recevront ces Provinces? qui fait de quels contrecoups

(a) Ce Sermon fut prononcé au commencement de l'année 1743.

Apoc.  
III. 2.

la guerre allumée chez une Puissance voisine menace l'Eglise & l'Etat? Recevons donc instruction à la vûe des jugemens de Dieu qui se promènent sur la terre. Au bruit du tonnerre que nous entendons gronder de loin, reveillons notre Christianisme endormi. Ranimons notre foi chancelante, & que cette foi raffermie, ranime à son tour les bonnes mœurs parmi nous. Pleins nous-mêmes de la vie de Dieu, travaillons à *confirmer le reste qui s'en va mourir*, & par l'exemple de notre ferveur & de notre zèle efforçons-nous de reveiller les plus assoupis, d'échauffer les plus insensibles. Enfin, Mes Frères, mettons-nous en état par une piété ferme & vigoureuse de n'être point abbattus au souffle de la tentation, & d'obtenir un jour le fruit de cette glorieuse promesse, que le Fils de Dieu fait succéder à sa menace: *Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon thrône, comme moi aussi j'ai vaincu, & suis assis avec mon Pere sur son thrône.* Dieu le veuille par sa grace. A ce grand Dieu, le Père, le Fils & le S. Esprit, soit honneur, gloire & force aux siècles des siècles. Amen.

PRIE-

## P R I E R E

*Après le Sermon.*

**O** DIEU! dans quel état triste se trouve aujourd'hui le Christianisme! Un poison secret a gagné l'Eglise, il pénètre jusqu'à ses entrailles, & répand dans tous ses membres un engourdissement fatal. Ce n'étoit pas assez que nous eussions à gémir des scandales qui troublent cette Eglise, des vices qui l'infectent depuis tant de siècles; le mal propre & caractéristique du nôtre, c'est la langueur des Vertus. Sous la profession de l'Evangile, on a toujours vu beaucoup de mondains, de profanes & d'impies; jamais on ne vit tant de Tiédes. Jamais un pareil nombre de ces démi-Chrétiens à qui l'on peut dire; *O si tu étois ou froid ou bouillant!* Qu'est devenue la ferveur des tems Apostoliques! qu'est devenu le zèle qui signala les commencemens de notre bienheureuse Réformation! O Enfans de la Réformation, qui ont si sensiblement dégénéré des Vertus de leurs Pères, quoiqu'ils n'en rougissent point & s'en apperçoivent à peine! Oui, Seigneur! tel est notre état, & nous le déplorons en ta pré-

fence. Parmi nous la 'dévotion s'appelle travers; & desormais la scrupuleuse observation des préceptes de l'Évangile, passe pour singularité. Tant s'en faut que le zèle de ta maison nous ronge, qu'au contraire cette délicate jalousie que les saints hommes ont toujours fait paroître pour la pureté de ton Culte & l'honneur de ta Parole, pour la défense de ta Vérité, pour la pratique de tes Loix, est presque mis au rang des Vices. A sa place s'est établie une lâche tolérance pour le mal, une honteuse négligence du bien. Ainsi la charité se refroidit, & l'iniquité est multipliée. Ah faut-il qu'un Maître tel que Jésus-Christ ait des Disciples de ce caractère! faut-il que ce Jésus qui disoit en entrant au monde, *me voici prêt pour faire, ô Dieu, ta volonté! ta loi est au dedans de mes entrailles*: que ce Jésus qui porta le zèle pour ta gloire, & la charité pour le Genre-humain jusqu'à s'immoler lui-même sur une croix, que ce Jésus qui réserve à ses serviteurs le Ciel même pour récompense, ait à son service des Tiédés, qui font son œuvre lâchement; des irrésolus qui n'obéissent qu'à demi; des paresseux qui ne marchent que lentement & comme à regret lorsque sa voix les appelle. O Dieu,

rani-

ranime ces Tiédes, reveille ces Chrétiens Luc  
léthargiques. *Ils ne sont pas morts en-<sup>VIII.</sup>*  
*core, mais ils dorment d'un dangereux<sup>52.</sup>*  
sommeil. O ne permets pas qu'ils tom-  
bent dans celui de la mort ! Ne tarde  
point, Seigneur ! Hâte-toi de venir à  
leur aide ! Ne les rejette point de de-  
vant ta face, ne *les vomis* point de ta  
*bouche*, quelque dignes que leur condui-  
te les ait rendus d'un tel traitement ;  
mais veuille les changer en de nouveaux  
hommes, & les guérir par l'influence de  
cette grâce qui a de si puissans attraits  
sur les ames. Frappe-les, s'il le faut,  
de tes châtimens pour les reveiller ; plu-  
tôt que de les abandonner à leur affou-  
pissement mortel.

Daigne fortifier aussi, grand Dieu ! la  
piété languissante dans le cœur de tes en-  
fans, en y répandant la charité dans une  
plus abondante mesure. Embrase-nous  
tous ensemble des flammes de ton amour.  
Que les rachetés de ton Fils, qui se re-  
gardent déjà par leur espérance comme  
Citoyens des Cieux, imitent dans une  
chair mortelle la ferveur de ces bienheu-  
reux Esprits qui volent à ton commande-  
ment, & qu'ainsi ta volonté se fasse sur  
la Terre, comme elle se fait dans le Ciel.  
Amen.